

Le Jour, 1953
26 Novembre 1953

REFLEXIONS SUR LA FAIBLESSE ET SUR LA FORCE

Ce fut, pense-t-on aujourd'hui du côté américain, une grave erreur de désarmer le Japon en 1946. Tiendra-t-on pour une erreur aussi grave, d'ici quelques années, le fait d'armer comme on le fait d'autres nations ?

L'habitude de s'armer est devenue telle qu'elle paraît aussi naturelle que de vouloir gagner son pain. **On demande des armes avant de demander des vivres.** Et, par exemple, la plus grosse partie des ressources qu'Israël obtient des Etats-Unis est consacrée aux engins de guerre à l'accroissement des forces armées.

Les forces soviétiques sont immenses ; les américains ne le sont pas moins. La moitié du budget de la Turquie va à la défense nationale. L'Angleterre maintient le service militaire de deux ans. Le reste à l'avenant. On s'arme partout, jusqu'aux dents. Notre voisine la Syrie reçoit un chargement d'armes après l'autre...

Un pays qui n'est pas armé s'est mis à ressembler d'avance à un pays vaincu. **Une vaste psychose s'est emparée du monde ;** une psychose amplement justifiée d'ailleurs par le danger...

Comment veut-on qu'avec tant d'armes le monde connaisse la paix ? Comment veut-on que l'entraînement militaire auquel la terre entière se livre n'aboutisse pas à un « désaxement » mortel des cerveaux et des politiques ?

Il ne fallait donc pas en 1946 désarmer le Japon. Pourquoi ? Parce que les voisins du Japon, ses ennemis tacites ou virtuels, n'ont pas cessé de s'armer et que l'inégalité est extrême aujourd'hui entre un grand peuple entraîné à la guerre la plus moderne et muni d'armes écrasantes et un autre grand peuple qui ne peut plus, par ses propres moyens, se protéger contre l'agression.

Le fait est qu'on ne désarme pas un ennemi sans faire de cet ennemi une proie. Et c'est ce qui explique qu'on devient si facilement l'allié de son ennemi de la veille. Le renversement des alliances dont on a toujours eu le spectacle immoral, n'est pas autre chose que de se retourner contre l'ami d'hier en s'alliant à son ennemi.

De ces combinaisons inévitables est fait l'équilibre des nations ; il est fait de cela, de la crédulité des hommes et de leur inconstance.

Mais l'humanité est sans doute condamnée à ces terribles jeux. Aussitôt qu'on devient le plus fort on menace les autres, et alors la coalition se fait. Si l'on était dans les secrets des Russes et des Américains, on saurait ce qui se dit et ce qui se murmure tous les jours et toutes les nuits ; on saurait l'incroyable enchevêtrement des faits et des hypothèses. Et cela est vrai des autres nations, des plus grandes aux plus petites.

Comment dans ces conditions s'accommoder de la solitude et de l'indifférence ?
Comment ne pas essayer de rendre moins obscur son propre avenir ?

La plupart des indépendances de ce temps sont devenues illusoires. Il y a des positions, il y a des routes qu'on ne peut pas prétendre garder pour soi seul. Et le Japon lui-même, l'orgueilleux Japon d'hier, le souple et compréhensif Japon d'aujourd'hui tient compte des nécessités et fait de l'Américain son ami ; au point que l'Américain souhaite rendre au Japon une partie de sa puissance.

Dans les complications du monde, les nations arabes paraissent à cette heure, les moins accessibles, les plus fermées aux considérations d'ordre universel. Elles pourraient regretter beaucoup de se montrer aussi inattentives à la marche du temps.

On vient de découvrir à Ras-Chamra (l'ancienne Ugarit), une importante correspondance entre les Hittites de l'intérieur et les habitants de la côte de la première moitié du 2^{ème} millénaire avant notre ère. Tenons pour certain qu'à cette époque reculée on faisait par ici une politique internationale moins superficielle et précaire que celle d'aujourd'hui.

A l'exemple du Japon, pour écrire l'histoire, c'est encore à la géographie qu'il faut demander des leçons.